

HOMMAGE À CIBOULETTE

Étienne Oldenhove

À Saki Kogure

Il pourrait paraître indécent de rendre hommage à un chat dans une revue de psychanalyse. Et pourtant, cela nous a semblé, au-delà d'un certain surréalisme, justifié et pertinent.

Pourquoi ?

Parce que ce chat a incarné une adoption réussie entre une institution et lui, ce chat. Ce chat a adopté l'institution et l'institution a adopté ce chat : processus réciproque, bien qu'asymétrique.

Cette opération d'adoption, au-delà de la sympathie qu'elle peut susciter ou ne pas susciter, n'a pris l'ampleur qu'elle a prise que parce qu'elle s'est trouvée congruente avec l'esprit même du travail clinique accompli dans cette institution. Elle est le témoignage vivant de la mise en place d'un espace transférentiel bien spécifique, un espace moebien ou boroméen.

Dire ainsi cette relation peut paraître prétentieux. Nous allons essayer de démentir un pareil jugement et démontrer que l'établissement d'un tel lien a participé et participe d'une vectorisation essentielle de la psychothérapie institutionnelle dans la communauté thérapeutique où je travaille comme psychiatre, rongé par la psychanalyse, depuis plus de vingt ans.

Commençons par raconter l'histoire de cette rencontre.

C'est en 2004 qu'un chat qui vivait dans l'environnement de la communauté, a eu l'audace d'en forcer la porte, celle qui ouvre sur un petit jardin situé à l'arrière de la maison et s'est petit à petit imposé comme hôte dans la communauté, d'abord occasionnel, puis, au fil du temps, permanent. Il a bien sûr, comme tout chat, gardé son caractère profondément indépendant, rebelle,... Le chat est bien un animal domestique, mais il est plutôt indompté et indomptable, sauf par les bonzes du monastère Ngaphechaung du lac Inle en Birmanie. Ce n'est pas un esclave de l'homme et les services qu'il est sensé rendre à ses maîtres se limitent à la chasse des souris, ce qui correspond à son instinct et à sa jouissance.

L'adoption de ce chat par la communauté est passée par une nomination. Au départ, si mon souvenir est exact, il fut appelé « Boulette », comme s'il pouvait être identifié aux aliments qui lui étaient donnés. Puis, par un déplacement qui visait à masquer une relation qui se serait réduite au nourrissage, il fut appelé « Ciboulette », nom qui charrie une plus grande légèreté.

Outre cette nomination qui est déjà l'indice d'une tentative d'humanisation, une place bien particulière fut octroyée inconsciemment par tous à ce chat dans la communauté. Cette place nous semble proche de celle de la vache dite « sacrée » dans l'organisation sociale de l'Inde.

Les vaches sacrées ont pu peupler l'imaginaire de nos enfances à travers de célèbres bandes dessinées (« Les cigares du pharaon » d'Hergé) et nous faire rire à l'époque par une certaine absurdité qu'elles semblaient incarner. Mais force nous est de reconnaître, avec l'expérience d'une vie, qu'elles actent une fonction éminente dans une société : celle d'un reste, d'un résidu, d'un réel qui échappe. Qu'une société puisse non seulement accepter qu'une part d'elle-même lui échappe, mais que cette part soit située en son sein même, comme espace sacré, est fondamental, au sens de fondateur d'un espace particulier. Cet espace peut, à certaines conditions, devenir espace transférentiel.

Une communauté thérapeutique comme celle du Wolvendael dont je parle, accueille en grande majorité des résidents que l'on qualifie de psychotiques. C'est dire notamment qu'on y rencontre à la fois la pire déréliction et quantité de reines, de rois, d'impératrices et de dictateurs de tout poil.

Mais Ciboulette, elle, est la reine des reines ! Personne ne lui conteste la place éminente qui est la sienne. Elle ne suscite aucune rivalité. Elle jouit

de privilèges démesurés : le budget de son alimentation est indécent mais incontesté.

De cette fonction que nous avons imagée par l'expression « vache sacrée », il subsiste, à notre avis, des équivalents dans nos sociétés modernes.

Ainsi, les monarchies constitutionnelles en sont une trace, un avatar. Ces monarchies, bien que complètement anachroniques d'un certain point de vue, du point de vue de l'idéal démocratique et de la rationalité qui sous-tend cet idéal, gardent étonnamment un pouvoir indéniable et une fonction dans nos sociétés. On peut en sourire, s'en moquer, voire être révolté par le maintien de tels privilèges. Mais on peut aussi reconnaître la valeur anthropologique d'une telle fonction : il importe qu'elle soit incarnée par une vache dite sacrée, par un chat ou par une reine comme Élisabeth II.

Cette fonction ménage une place qui se situe au-delà de toute relation duelle et ainsi, elle ouvre à une subjectivation potentielle. Car le sujet est toujours effet d'une institutionnalisation sociale : c'est parce qu'une société est organisée d'une certaine façon, c'est parce qu'une société est institutionnalisée, que du sujet peut éventuellement y advenir.

C'est toute la force et la portée de ce que l'on appelle « psychothérapie institutionnelle ». La psychothérapie institutionnelle tient sa pertinence du fait qu'elle prend au sérieux ce qu'il en est de l'institution, toujours d'abord langagière.

Par ce biais de l'institution, du sujet, nous retrouvons notre question de départ, celle de l'adoption.

Certes, être adopté par un chat ou adopter un chat, reste loin de l'adoption au sens fort dont nous allons maintenant parler car un chat n'est pas un sujet et ne sera jamais un sujet.

Avant d'abandonner Ciboulette à son heureux sort, nous voudrions faire deux remarques.

La première, c'est que ce lien de Ciboulette à l'institution a été magistralement écrit par Picasso dans une de ses toiles qui date de 1964 et qui a pour titre « Nu couché avec un chat ». On y voit une femme nue, généreusement indolente qui taquine un chaton avec une plume. Le chaton essaie d'agripper la plume de ses pattes avant : instantané d'un pas de danse entre deux protagonistes, instantané du pas de danse entre Ciboulette et la communauté qui l'a adoptée.

Deuxième remarque. Ciboulette est également comme tous les chats un modèle de jouissance paisible. C'est un point d'appui pour nous tous qui pouvons être débordés par la jouissance qui nous habite – c'est le cas de le dire. Mais particulièrement parfois dans certains états psychiatriques. Car

la psychose se caractérise, à certains moments, par une jouissance débridée, par une jouissance non bordée, non limitée.

Il arrive que certains résidents se cantonnent durant leur séjour du côté d'une jouissance plus ou moins paisible, la jouissance de la toxicomanie. Cette position, si elle est acceptable pour un chat, l'est moins pour un être parlant et elle conduit généralement à une impasse dans la relation d'un tel résident à l'institution. Elle conduit à l'impasse parce qu'elle attend trop à la fonction 'sujet'. Elle ne cherche qu'à endormir tout sujet, à faire ronronner et nous pose une question du côté d'une limite de l'institution ; nous ne sommes pas là pour simplement ronronner. Nous faisons un autre choix dans ce travail, celui du pari d'un événement, d'un sujet et c'est cela qui introduit toute la suite de notre questionnement sur l'adoption.

Dans de précédentes interventions, nous avons soutenu que notre travail en institution pouvait être de l'ordre d'un ersatz de travail d'adoption.¹

L'adoption est à la base de toute filiation pour les animaux dénaturés que nous sommes, c'est-à-dire pour des animaux dont l'essence est d'être inadaptés, dès leur naissance et jusqu'à leur mort.

L'adoption est une opération indispensable pour que l'infans puisse éventuellement accéder à une place de sujet.

Il nous semble que la psychose, l'extrême désarroi dans lequel un psychotique peut être plongé à certains moments, tient à un défaut d'adoption.

C'est ce que nous indiquait le Docteur Charles Melman dans son article, intitulé « Contribution à l'étude de la paranoïa » de 1983.²

Par adoption, nous entendons, une opération, sûrement très complexe (mais aussi très simple), qui initie le déploiement d'un espace que l'on peut qualifier de transférentiel, permettant l'advenue d'un sujet.

Adopter, c'est tenir lieu d'Autre et donner à cet Autre une forme telle qu'elle autorise l'advenue d'un sujet. C'est la fonction que remplit habituellement une mère.

C'est également la fonction que doit mettre en place une institution, particulièrement quand elle accueille des sujets psychotiques, c'est-à-dire des parlêtres pour lesquels l'accès à la fonction sujet est parfois très difficile, n'est souvent pas évident,...

1. E.Oldenhove, « Tentatives de guérison » et « Un Ersatz de travail d'adoption », in *Conditions, enjeux et actualité de la question du transfert dans les psychoses*, Cahiers de l'Association Lacanienne Internationale, p. 85 et ss, p.203 et ss.

2. Dr. Charles Melman, « Contribution à l'étude de la paranoïa », in *Nouvelles études sur l'hystérie*, Ed. Denoël/Clims, p.255 et 259.

Le travail à accomplir est, à juste titre, souvent décrit comme un travail de « décomplétude » de l'Autre. Il s'agira et comme individu, et comme institution, d'essayer de tenir lieu d'un Autre décomplété, manquant.

Nous en avons donné une illustration au travers de la fonction de la vache sacrée.

Nous voudrions en indiquer une autre facette aujourd'hui en faisant allusion à ce que Winnicott a appelé « folie maternelle primaire » ou à ce dont parle Julia Kristeva dans son article « La passion maternelle ».

Ce qui nous semble très intéressant dans ces approches, c'est de mettre en valeur deux temps dans l'opération d'adoption dont on peut dire que l'un est d'aliénation et l'autre, de séparation.

Adopter, c'est et aller vers et se séparer.

Pour qu'une mère adopte son enfant et lui transmette la capacité d'un savoir y faire avec la jouissance, il faut à la fois qu'elle y aille du côté de sa jouissance, de sa folie vis-à-vis de son enfant et puis du côté d'un retrait hors de cette jouissance, d'un « pas tout » dans cette jouissance, d'une réserve. C'est le fait de pouvoir s'extraire de la jouissance à laquelle elle peut se laisser aller, qui peut servir d'appui à l'enfant pour que lui, à son tour, puisse affronter la jouissance qui l'habite, affronter ses pulsions et en faire autre chose qu'une grande gueule engloutissante.

Dans le travail que nous faisons en institution, il importe également de se prêter à ce transfert dont nous savons qu'il est dangereux et que nous pouvons nous y perdre, l'un et l'autre, le résident et nous, membres de l'équipe dite « soignante ».

Certes, Marcel Czermak a raison de nous mettre en garde contre les effets potentiellement ravageants du transfert dans la psychose³.

Cependant, il nous semble, qu'il faut aussi prendre le risque du transfert avec des psychotiques, c'est-à-dire nous aventurer dans cette folie transférentielle pour faire l'expérience de la possibilité de s'en extraire et d'ainsi, petit-à-petit sans doute et très partiellement sûrement, permettre que se déploie un espace transférentiel (c'est-à-dire moebien) là où il n'y avait qu'un espace duel, qu'un espace euclidien.

C'est la limite à laquelle nous buttons avec Ciboulette.

Le chat reste dans l'espace de l'adaptation ; il partage un espace, il s'adapte à un environnement. C'est un espace duel, c'est l'espace de l'adaptation.

3. Dr. Marcel Czermak, « Du caractère irrésistible et traumatique du transfert dans les psychoses », in *Patronymies*, Erès, p. 221 à 230 et « Les psychotiques résistent mal au transfert » in « *Patronymies* », Erès, p. 208 à 220.

Mais un chat ne fait pas altérité : il est différent de nous, mais il n'est pas Autre.

L'altérité, où la rencontrons-nous ? Nous la rencontrons dans la différence des sexes, dans la différence des générations, dans l'Autre scène de l'inconscient, dans la rencontre avec la psychose, dans la rencontre avec une œuvre d'art : toutes rencontres où nous ne rencontrons pas seulement un autre à l'extérieur de nous mais l'Autre qui d'une façon ou d'une autre, est en nous.

Adopter, c'est l'opération de mise en place de l'altérité.

Mais, il n'y a d'altérité paradoxalement que pour des semblables. Nous retrouvons là ces deux temps de l'adoption : accueillir un semblable dans une communauté d'humains dénaturés par le langage et s'extraire de cette similitude pour constituer l'infinie singularité de tout sujet.

C'est en ce point qu'il n'est pas possible à Ciboulette de devenir sujet.